



CHRISTIAN DE BRIE

UNIVERSELLE TYRANNIE

MASSACRES ET GÉNOCIDES DE L'AN 1000 À L'AN 2000

EDITIONS
SYLÉPSE

a delamont

structure du pouvoir confisqué par une infime minorité soient restées à peu près partout sensiblement les mêmes. On serait tenté de penser qu'il n'en est rien, au moins au regard de la période la plus récente des sociétés occidentales, là où se sont développés des États de droit, un pouvoir démocratisé, des droits et libertés reconnus, des conditions de vie décentes pour le plus grand nombre. À voir. D'abord dans nombre de pays ces conquêtes sont plus formelles que réelles et n'ont guère changé le sort du plus grand nombre. Dans les plus riches et les mieux pourvus, les techniques d'encadrement et de contrôle social, de manipulation des masses par les médias sont si perfectionnées et efficaces qu'elles maintiennent le citoyen-sujet dans une soumission volontaire. Quant aux « barons voleurs » du capitalisme financier, industriel et commercial qui, depuis le 19^e siècle, ont pris la place des seigneurs d'antan, ils ont reconstitué des féodalités plus conquérantes, dominatrices et aussi dénuées de scrupules que les anciennes.

LES VICTIMES, DES RURAUX EN IMMENSE MAJORITÉ

Dernier constat, les privilégiés qui se raccrochent au camp des bourreaux, monopolisant pouvoir et richesses, se partagent un trait commun : l'immense mépris dans lequel ils tiennent ceux qui n'en font pas partie, c'est-à-dire l'immense majorité – presque tous ignares, grossiers, sales et puants, mal vêtus, entassés dans des masures ou taudis. Difficile de les considérer comme des frères, plus encore de les traiter comme tels. Tout en eux semble justifier leur situation de victimes. Ils représentent environ 90 % des humains ayant vécu durant le millénaire. Répartis sur tous les continents, dans des proportions qui ont varié sans radicalement changer au cours de la période, autant que les évaluations permettent d'en juger de près des deux tiers.

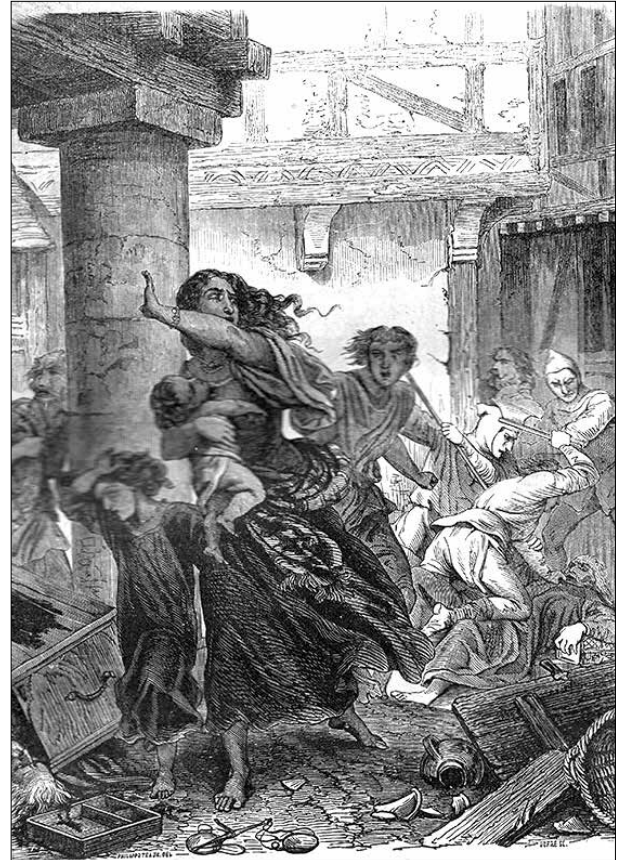


À elle, par ailleurs, l'entretien du feu et du foyer, l'approvisionnement en eau, les travaux ménagers... S'y ajoute le plus souvent la participation régulière ou épisodique aux travaux des champs, à l'élevage des animaux domestiques, aux corvées collectives. Ou encore des heures de filature, couture, broderies pour le compte de commanditaires exigeants et un revenu dérisoire.

Quant aux enfants, mis dès l'âge de 5 ans au labeur plutôt qu'à l'école, qui durant la plus grande partie du millénaire n'existe presque nulle part, soumis sans ménagement à un dur apprentissage et à l'autorité des aînés, ou placés hors du foyer, loués voire vendus, ils sont bons pour tous les travaux bien avant l'âge adulte, les filles n'étant pas mieux traitées que les garçons.

On les retrouvera à l'époque industrielle, dans les deux derniers siècles, en grand nombre, dans les mines, les filatures, les plantations..., jusqu'à la fin du millénaire où trois cents millions d'entre eux étaient encore à la tâche. Dès le départ, ils ont rejoint le prolétariat déporté des campagnes. Lequel, enfermé dans les manufactures et les concentrations urbaines, n'a pas connu une vie meilleure que les générations précédentes, à moins qu'il n'ait pu, après d'interminables luttes, arracher quelques droits, toujours remis en question.

S'il est vrai que ceux qui ignorent l'histoire sont condamnés à la revivre, on a tout intérêt à y regarder de près. Longtemps traitée comme une succession d'événements où des érudits stipendiés puisaient à leur guise de quoi bâtir des récits épiques à la gloire des puissants, plus tard des nations, qui encombrant notre mémoire, elle a superbement ignoré 90 % des populations, celles des petites gens, des humbles et des pauvres, de tous ceux qui en réalité ont fait l'histoire. Se voulant depuis un siècle plus scientifique qu'épique, il lui reste un long chemin à parcourir pour tenter de connaître notre condition passée.



nombreux, qui volent au secours du vainqueur invincible pour sauver leur peau ou dans l'espoir de participer au butin en ramassant les miettes, prêts à se montrer les plus zélés dans la cruauté et la servilité.

Répandre le sang des vaincus, civils ou militaires, couper les têtes est la solution finale des Mongols. Par milliers, dizaines, centaines de milliers s'il se trouve. Si on a le temps, on compte les victimes en faisant des

Et aussi les meilleurs artisans, non par respect de l'art, mais pour les déporter en Mongolie travailler le butin d'or, de pierreries et de soieries.

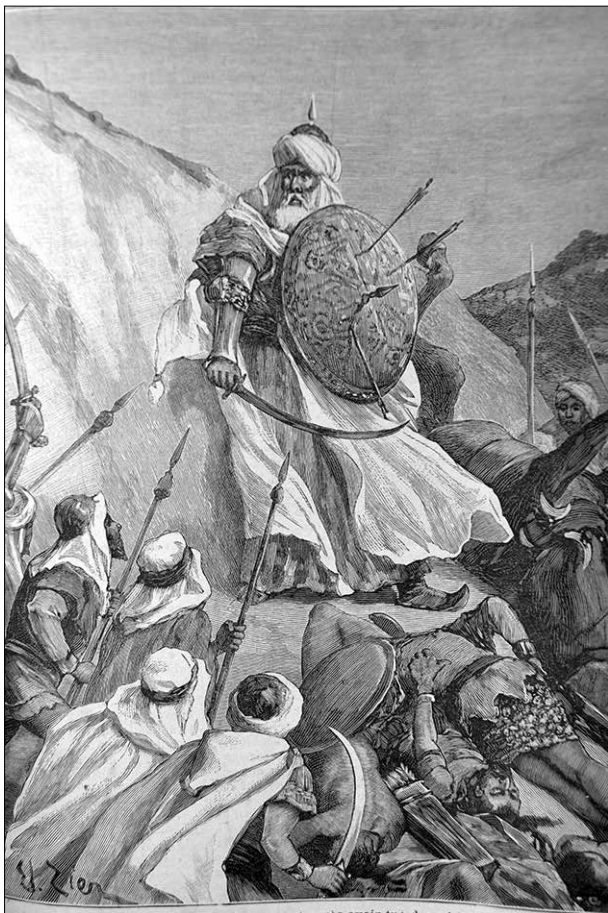
Échappent également, s'ils sont jeunes, les professionnels des religions et leurs proches, à condition qu'ils prient leurs dieux pour le triomphe et la pérennité des Mongols et de leurs Khans. Chamanistes à l'origine, les Mongols croient en un Dieu unique qui leur a



pyramides de crânes. Bains de sang dans lesquels hommes et chevaux pataugent jusqu'au poitrail, leur donnant l'image de bêtes sanguinaires. Mais les Mongols ne sont pas anthropophages, sauf rituellement et, comme tous, en cas de famine.

Échappent généralement aux massacres, le butin des jeunes filles et garçons à se partager, objets sexuels des Gengiskhanides et Mongols, ivrognes et drogués, jeunes que l'on offre à l'occasion en sacrifice à Dieu ou à un défunt, comme n'importe quel objet de valeur.

donné mission de conquérir et de diriger le monde sous l'autorité du Grand Khan auquel tous les princes, rois, sultans, califes doivent se soumettre. Mais Dieu pouvant prendre plusieurs aspects selon les lieux et les peuples, comme les doigts d'une même main, les Mongols sont tolérants à l'égard de toutes les religions : chamanisme, islamisme sunnite ou chiïte, christianisme nestorien, orthodoxe ou catholique, taoïsme, bouddhisme..., certains se convertissant à l'occasion à l'une ou l'autre. Aucun fanatisme religieux ; ils seront toujours



des Mongols deux fois plus nombreux qui promènent au bout d'une pique la tête du chef de guerre Henri de Silésie et envoient au Khan 500 sacs d'oreilles. En trois semaines, la Silésie, riche et peuplée, est complètement pillée et détruite, sa population slave massacrée. Désertifiée, elle sera plus tard colonisée par les Allemands.

Puis, par trois côtés, la Moravie au nord, la Bessarabie et la Moldavie à l'est, la Serbie au sud, ils pénètrent en Hongrie, restée depuis Bella III la grande puissance d'Europe centrale appuyée par Rome. Ils prennent et pillent les villes une à une, avant de se retrouver devant Budapest et les 100 000 hommes de Bella IV. Les Mongols font retraite, en bon ordre, sur cent cinquante kilomètres, puis font front à Mohi, le 11 avril 1241, encerclent les Hongrois selon leur tactique habituelle, parfaitement exécutée, les écrasent, ne laissant pas un survivant. Ensuite, ils dévastent la Hongrie, la laissant en ruine, violant les filles contre promesse de vie sauve pour les tuer ensuite, forçant les paysans à moissonner avant d'accaparer les récoltes et de les liquider. La moitié de la population périt en quelques mois.

En quatre ans, toute l'Europe centrale avait été dévastée comme jamais. Russes, Polonais, Allemands, Hongrois, écrasés; rois, princes, chevaliers d'élite, formidables armées, massacrés. Les Mongols que rien ne pouvait arrêter étaient aux portes de Vienne, à portée de cheval des rives du Rhin comme de Venise. L'empereur Frédéric II venait d'être sommé de se soumettre quand Ogodeï mourut, d'alcoolisme, ouvrant une période de régence et de troubles dynastiques. Mais c'est pour reposer montures et troupes, préparer minutieusement une offensive qui exigeait d'autres moyens que les Mongols se replient dans la steppe Qipchaq, bien décidés à revenir finir leurs destructions et unifier le monde dans la paix des hécatombes. Le sort en décida autrement. Les Mongols ne revinrent pas. L'Europe

où tout est massacré – pieds, mains et têtes coupées, la ville brûlée, les survivants poussés devant elle par l'armée, dans une marche de la mort par un froid terrible.

En Inde, sous des prétextes pieux, accusant le sultanat musulman de Delhi de ne pas avoir exterminé tous les hindouistes, alors même qu'il avait souvent tenté de les convertir à grand renfort de massacres, Tamerlan s'empare du pays, démembré en royaumes musulmans autonomes : Bengale, Dekkan bahmanide, Gujarat. En décembre 1398, avant de battre le sultan entre Panipat et Delhi, il fait exécuter 100 000 prisonniers hindous qui l'encombrent. Puis il prend et pille Delhi de ses trésors accumulés depuis deux siècles, incendie la ville, multiplie les pyramides de têtes. À Mirat, il fait écorcher vifs les habitants hindouistes. Quand il quitte l'Inde, il laisse derrière lui, comme toujours, un pays dévasté et une anarchie totale.

En Égypte et en Syrie, les Mamelouks avaient pris le pouvoir en 1250 et 1260, supprimant la dynastie dont ils formaient la garde prétorienne. Ils avaient chassé les croisés et avaient été les seuls à arrêter les Mongols. Ils ne firent pas le poids devant Tamerlan qui prend, massacre la population et fait des tours et pyramides de crânes à Alep, Hama, Homs, Balbek et Damas entièrement pillée et incendiée, y compris la grande mosquée des Omeyyades où des milliers de personnes s'étaient réfugiées pour échapper au massacre ou à la déportation en esclavage.

Dans l'empire ottoman, Bajazet I^{er} surnommé «l'éclair» avait été proclamé sultan à la mort de son père sur le champ de bataille, au «champ des merles» au Kosovo, où celui-ci avait battu et massacré l'armée serbe en 1389. Il avait conquis la Serbie, la Bulgarie, l'Asie Mineure avant d'écraser à Nicopolis la croisade du roi de Hongrie Sigismond et de Jean-sans-Peur, l'héritier de Bourgogne. Avant d'affronter Bajazet qu'il prend de

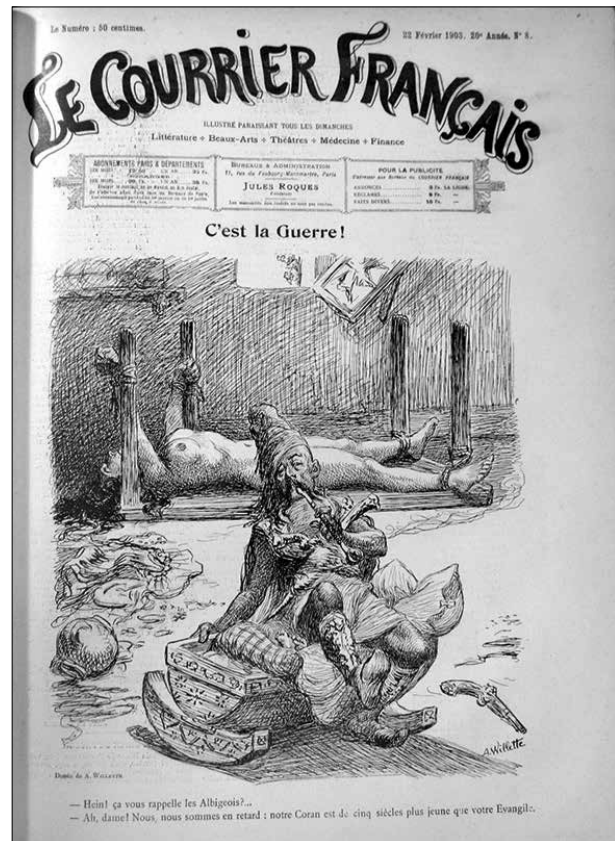


haut – «Comment un petit prince comme toi ose-t-il s'en prendre à nous¹⁶?» – Tamerlan rase la garnison ottomane de Sivas, faisant enterrer vivants ou jeter dans les puits 4 000 soldats arméniens. La bataille, où s'affrontent près d'un million d'hommes de l'aube au crépuscule, a lieu près d'Ankara, en 1402. Bajazet vaincu, prisonnier avec l'un de ses fils, est promené dans une cage de fer avant d'être mis à mort. Puis Tamerlan et sa horde ravagent l'Anatolie, tuent, pillent et brûlent tout sur leur passage, dont la capitale Brousse, jusqu'à Nicée et Smyrne où les chevaliers de Rhodes

16. *Ibid.*

sur les marchés d'esclaves, prisonniers égorgés dont on envoyait les pieds, les mains et les oreilles aux « rois barbares » par le seul homme laissé en vie. Cette infâme racaille, gens de sac et de cordes, corsaires et assassins, prend le contrôle des épices, des parfums, des drogues, des perles et pierres précieuses, et fait d'énormes profits, interceptant les navires transportant les pèlerins de La Mecque qu'ils vendent en esclavage. Ils ne cherchent pas à conquérir des territoires mais à établir des comptoirs fortifiés tel Goa, pour le compte de leurs commanditaires : grandes familles nobles, négociants et banquiers d'Europe.

En épousant la fille d'une puissante famille rajpoute, Akbar avait tenté de mettre fin à l'hostilité des hindous et des musulmans (à peu près à l'époque des guerres de Religion en Europe et de l'édit de Nantes d'Henri IV). Plus tard il cherchera à unifier les multiples religions : musulmans, hindouistes, soufis, zoroastriens, brahmines, bouddhistes, Jains, ... et finit par élaborer sa propre religion synchrétique conciliant le panthéisme hindoue et le monothéisme musulman, en vue de rallier les masses hindoues au service de l'État moghol et de sa propre puissance, mais sans grand succès. Pas plus que son interdiction de l'infanticide des filles largement pratiqué, de leur mariage avant 13 ans, du sacrifice des veuves par le feu à la mort de leur mari, le *sati*, sans le consentement de celles-ci. Sauf dans les classes supérieures et princières où elle joue souvent un rôle politique ou culturel, la soumission de la femme à son mari est traditionnellement totale, avec mariage obligatoire à l'intérieur de la caste, à 5 et toujours moins de 10 ans, et *sati* imposé par la famille. Se perpétue également le rite du «jauhar» : en Inde où la guerre consiste le plus souvent à faire le siège de villes où garnisons, quand celles-ci sont réduites, les défenseurs avant le dernier baroud enferment les femmes dans une maison à laquelle on met le feu. Comme ce fut

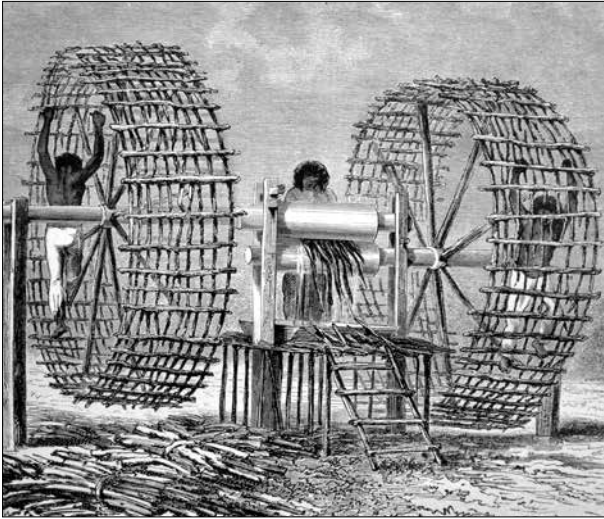


le cas resté célèbre à la forteresse de Chitor, réputée imprenable, tombée en 1567 et où les Moghols d'Akbar firent, sous ses yeux, un carnage de 30 000 rajpoutes.

Finalement, son fils héritier, Salim, tente de se débarrasser de son père épuisé par les sevrages et rechutes successives dans la drogue et l'alcool. Tandis que l'empereur meurt à petit feu d'opium et de poison avant d'être enterré dans un mausolée géant (autre mégalomanie des tyrans), ses fils et petit-fils se déchirent sous ses yeux pour la succession.

Salim devient Djihangir, le Conquérant du Monde, «le rôle des rois est de dominer le monde» prétend-il ; un règne de vingt-deux ans (1605-1627) rempli de faste éblouissant, de vices et de crimes. De la religion de son père, il garde la tolérance (peu fréquente en





ravisseurs qui, plutôt que de les massacrer, choisissent d'en devenir propriétaire pour tirer profit de leur force de travail, biens de production négociables, privés de liberté et de droits, bétail humain exploitable à vie ainsi que leur descendance, dont on peut user et abuser. Accessoirement, esclavage et déportation peuvent résulter d'une condamnation pour crime, délit, dette ou quelque déviance sociale, le châtimement pouvant être étendu à la famille entière.

Tous les peuples ont été victimes de l'esclavage à un moment ou un autre, mais certains l'ont été beaucoup plus et beaucoup plus longtemps, et aucun davantage que les peuples d'Afrique noire.

Il en est de même des esclavagistes. Si bien des peuples ont pratiqué l'esclavage, en particulier Mongols, Chinois, Indous, Amérindiens, Africains, deux se sont particulièrement distingués : les Arabo-Musulmans et les chrétiens d'Europe tant par la durée que par l'ampleur des persécutions. Bien que formellement condamné par le Coran comme par les Évangiles, au moins en ce qui concerne leurs coreligionnaires, l'esclavage reste

intimement lié aux deux grandes religions monothéistes du Livre.

L'esclave étant une marchandise, l'esclavage est d'abord un marché, géré par la loi de l'offre et de la demande.

La demande d'esclaves ? Elle est multiforme et très diversifiée. Elle concerne d'abord les travaux les plus durs : les mines de sel, de minerais, d'or, d'argent, de plomb... ; les carrières de pierres, de sable... ; l'assèchement des marais, les voies de navigation et l'irrigation (creusement de canaux, de puits, curetage, norias de puisatiers), la construction de routes et l'édification de tous monuments ; le défrichage des forêts ; les grandes exploitations agricoles vouées à la monoculture (coton, canne à sucre, café, tabac) ; les activités considérées comme les plus avilissantes (collecte et traitement des déchets, tanneries) ; enfin, la « chiourme », c'est-à-dire les forçats rameurs des galères.

Ensuite les travaux dits domestiques : le service et l'entretien des bâtiments publics, civils et religieux, comme des demeures privées : corvées d'eau et de bois, lavage des sols, ménage, lessive, cuisine, garde des enfants...

Surveillance, protection et défense : surveillance des esclaves par d'autres esclaves, surveillance des harems par les eunuques, protection et défense des propriétaires, nobles, notables, beys, raïs, cheikhs, émirs, princes ou sultans par des milices, voire des armées entièrement dévouées et assujetties dont les Mamelouks d'Égypte et les Janissaires de l'empire ottoman restent les exemples les plus célèbres.

Enfin, demandes sexuelles, de femmes, avec prime pour les vierges et les incisées, d'enfants et d'adolescents, filles et garçons, pour tous les plaisirs des maîtres. Mais aussi éventuellement dans un but de procréation et d'élevage de bétail humain négociable. Ou encore de prostitution, source de revenus complémentaires. Reste, demande résiduelle, sorte de produit dérivé,



évasions et affranchissements, c'est un tiers du « cheptel » qui disparaît chaque année et donc plus de dix mille captures nécessaires pour maintenir les effectifs.

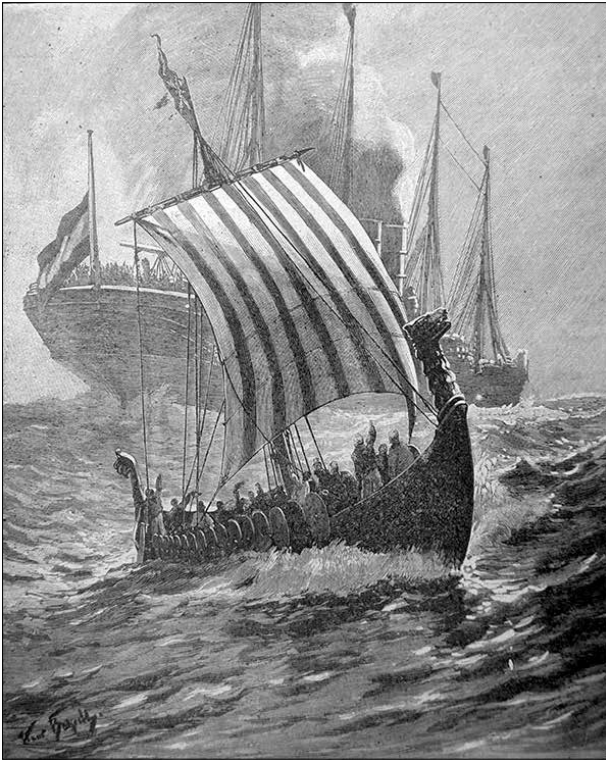
Car la condition des chrétiens réduits en esclavage en Barbarie n'a rien d'enviable. Traînés enchaînés sur les marchés, après parfois des semaines passées à fond de cale des bateaux corsaires, battus, infidèles subissant l'hostilité et le mépris des musulmans arabes, d'autant que nombre d'entre eux sont des réfugiés chassés d'Andalousie par la monarchie espagnole. Ils sont pour le plus grand nombre, enfermés dans les bagnes d'État, voués aux travaux publics les plus durs :

mines et carrières, réfection des digues et ports, chantiers navals, manutention et transport des marchandises, exploitations agricoles. Les plus robustes, marins, agriculteurs, pêcheurs, sont affectés à la chiourme des galères, grandes consommatrices d'esclaves. Plus différencié est le sort de ceux qui sont achetés par des particuliers. Tout dépend du propriétaire et de son statut social. Certains, surtout s'ils ont renié leur religion et possèdent quelques capacités recherchées, savent se rendre utiles ou indispensables et jouissent de conditions de vie privilégiées mais sans espoir de retour au pays.

Durant les siècles de lutte impériale opposant les Habsbourg aux Ottomans, la capture et l'asservissement de chrétiens furent une politique d'État des sultans turcs, éventuellement confiée à des pirates aussi célèbres que Khayr-ad-Dîn dit Barberousse⁶ ou Dragut Raïs⁷ à la fois vice-rois de Barbarie et amiraux de la flotte, à la tête d'immenses flottilles dont l'activité ne se limitait pas aux combats navals. Mais pour la grande majorité des corsaires barbaresques, pillage et capture d'esclaves vont de pair dans une aventure aléatoire et purement spéculative où pour toutes les parties prenantes – armateurs, rais, capitaines, marins, galériens –, la règle est : pas de prise, pas de paie.

6. Khayr-ad-Dîn dit Barberousse (1466-1546), Grand amiral de l'Empire ottoman, Barberousse fut proclamé roi d'Alger par les corsaires et les soldats. En 1531, l'amiral génois Andrea Doria, au service de l'Espagne, se fit fort de le vaincre à Cherchell. Il subit une défaite historique et 400 Espagnols furent tués. Barberousse poursuivit la flotte espagnole en déroute et ravagea au passage les côtes italiennes et la Provence.

7. Sous son commandement, la puissance maritime de l'Empire ottoman s'est étendue à l'Afrique du Nord. Reconnu pour son génie militaire et comme faisant partie des corsaires « les plus dangereux », Dragut Raïs a été qualifié de « plus grand guerrier pirate de tous les temps ».





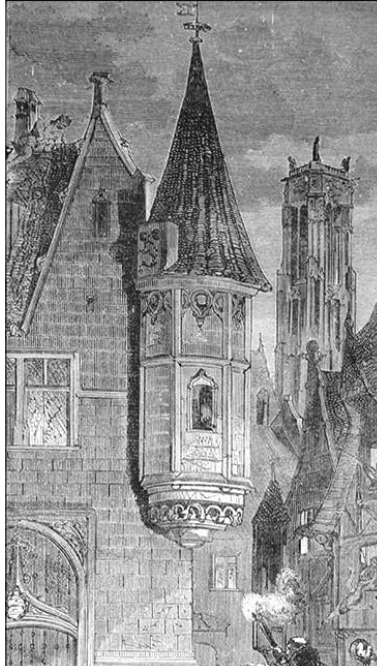
cours de la guerre du Nord, entre 1656 et 1660. En 1651, les Polono-lituanais écrasent, à Berestetchko, une révolte des cosaques ukrainiens, conduite par Bodan Khmelnitski¹⁰⁴.

À l'ouest, l'Angleterre, nouvelle puissance maritime, étend son contrôle sur l'Irlande, puis sur l'Écosse. La guerre civile opposant Charles I^{er} et les parlementaires républicains de Cromwell commence en 1642. À Newbury en 1643, ces derniers soutenus par les milices londoniennes l'emportèrent « bien que les entrailles et les cerveaux de [leurs] hommes [leur] volaient au visage ». L'armée royaliste est à nouveau vaincue à Marston Moor¹⁰⁵, en 1644, puis à Naseby en 1645, prélude à la chute de Charles I^{er}. Trois ans plus tard, à Preston, Cromwell battait les anciens alliés écossais. L'exécution de Charles I^{er} en 1649 entraîne une révolte d'abord en Irlande (batailles de Rathmines et

de Drogheda¹⁰⁶) puis une autre en Écosse (bataille de Dunbar), qui sont réprimées par des campagnes longues et sanglantes jusqu'en 1651 et la bataille de Worcester¹⁰⁷ qui met fin à dix ans de guerre civile. En 1690, à

La Boyne¹⁰⁸, une coalition de troupes conduites par Guillaume d'Orange l'emportait sur les catholiques de Jacques II consacrant la suprématie protestante en Irlande. Après la déroute de l'invincible armada espagnole, vingt ans de batailles navales contre la Hollande, entre 1652 et 1673, assuraient la domination de la marine britannique.

La France se relève des ruines des guerres de Religion, mais continue à faire la guerre à ses protestants à l'ouest comme dans les Cévennes, à coups de sièges meurtriers (15 000 morts à La Rochelle), de dragonnades et de condamnations aux galères. Les persécutions religieuses, entre catholiques et protestants, en Angleterre et en France, contre les « *raskolniks*¹⁰⁹ » en Russie et



104. Bodan Khmelnitski (1595-1657), chef militaire et politique des Cosaques d'Ukraine, alors territoire relevant de la république des Deux Nations (royaume de Pologne et grand-duché de Lituanie). Il est à l'origine d'un soulèvement contre la noblesse polonaise en 1648, puis d'un rapprochement avec la Russie par le traité de Pereïaslav en 1654.

105. La bataille de Marston Moor a eu lieu le 2 juillet 1644 durant la première guerre civile anglaise.

106. Les guerres confédérées irlandaises, appelées parfois « guerres de Onze ans ».

107. 3 septembre 1651, la dernière bataille de la première révolution anglaise.

108. 10 juillet 1690, entre le roi catholique Jacques II d'Angleterre et le roi protestant Guillaume III d'Angleterre. La bataille a eu lieu près de Drogheda, dans le comté de Louth en Irlande.

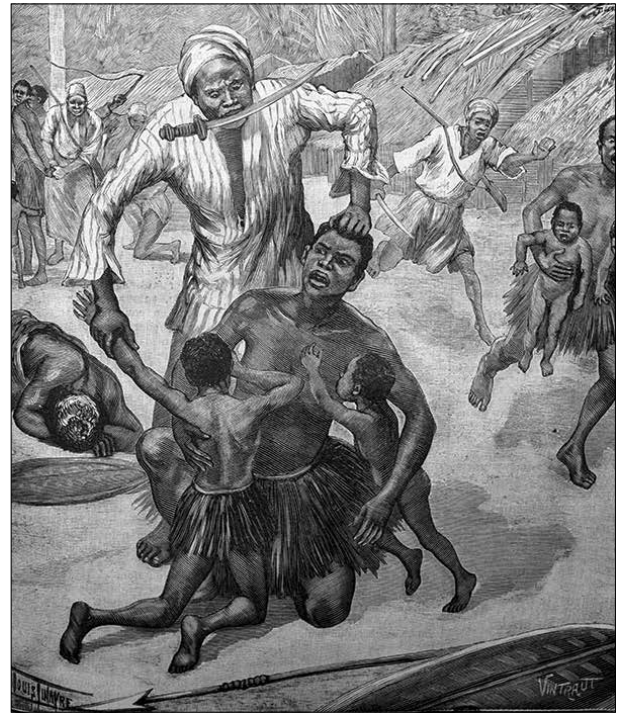
109. Du russe *raskol*, « division » et dans ce cas « schisme », désigne la scission qui survint au sein de l'Église

des Yoroubas¹⁵ du Bénin, puis au 15^e des Haoussa¹⁶ de Zaria.

Ailleurs, il faut attendre l'arrivée du colonisateur européen, pour prendre connaissance de l'histoire des peuples.

Après la disparition des empires du Ghana, du Mali et du Songhaï, le bassin du fleuve Sénégal et du Fouta-Toro¹⁷ est partagé entre petits royaumes et chefferies à dominante musulmane. C'est dans cette région qu'au milieu du 19^e siècle El Hadj Omar¹⁸ mène, durant quinze ans, une guerre sainte contre les animistes, les musulmans non orthodoxes et le colonisateur français, avant d'être battu par une coalition des Bambara et des Foulbé¹⁹, appuyés par les troupes coloniales.

Au 19^e siècle, les Foulbé, les Peuls, deviennent les maîtres de la confédération Haoussa constituée dès le 16^e siècle. Ils succomberont en ordre dispersé devant le conquérant européen. À l'est, au 18^e siècle, le Sennar²⁰ qui a repoussé une invasion abyssine et conquis l'est du Darfour, sert de base aux négriers égyptiens, indiens et arabes du Hedjaz et du Yémen qui interviennent dans les intrigues dynastiques, jusqu'à ce qu'il soit annexé par l'Égypte de Méhémet Ali²¹ au début du



19^e siècle. Comme le seront le Darfour et le Kordofan après des décennies de résistance et de luttes internes, tandis que le Ouadaï²², affaibli par les luttes dynastiques finira sous protectorat français. Pour les riverains du Tchad, Baguirmi²³, Kanem²⁴, Bornou²⁵, Kororofa²⁶, se succèdent les guerres entre voisins. À la fin du 19^e siècle, les tentatives des Égyptiens de s'en prendre aux commerçants négriers arabes de Khartoum, pourvoyeurs de tout le Proche-Orient, de l'Inde musulmane et jusqu'en Malaisie, se heurte à la résistance des esclavagistes. Ils rassemblent une armée nomade de

15. Grand groupe ethnique d'Afrique de l'Ouest, surtout présent au Nigeria, sur la rive droite du fleuve Niger.

16. Les royaumes haoussa sont des royaumes du nord-ouest de l'actuel Nigeria et au sud de l'actuel Niger.

17. Ancien royaume et territoire historique situé dans le nord du Sénégal actuel et au sud de la Mauritanie actuelle autour du cours moyen du fleuve Sénégal.

18. Cheikh Oumar Foutiou Tall, appelé aussi El Hadj Omar, chef de guerre et dirigeant de la congrégation soufie de la Tijaniyya.

19. Peuple de pasteurs et de guerriers vivant au Nord du Cameroun et sur le plateau.

20. Sultanat (des) Funj de Sennar se situant au nord de l'actuel Soudan, nommé Funj d'après le groupe ethnique de cette dynastie ou Sennar d'après sa capitale, Sannar, qui régna sur une aire conséquente du Nord-Est de l'Afrique entre 1504 et 1821.

21. La dynastie de Méhémet Ali est la dynastie qui a gouverné l'Égypte et le Soudan du début du 19^e siècle jusqu'au milieu du 20^e siècle.

22. Ancien État localisé à l'est du Tchad actuel.

23. Ancien État sahélien localisé au sud-est du lac Tchad, sur le territoire du Tchad actuel.

24. Une des 23 provinces du Tchad dont le chef-lieu est Mao.

25. Au sud-ouest du lac Tchad, cœur du vaste empire qui a jadis englobé tout le bassin tchadien.

26. État multiethnique dont le territoire s'étendait le long de la vallée de la rivière Bénoué au centre du Nigeria moderne.

pour les marchés d'Afrique du Nord et d'Orient, dans le Sahel et à l'est du continent.

D'abord point d'escale pour les navires de la Compagnie des Indes hollandaise, la pointe de l'Afrique du Sud se peuple au 17^e et 18^e siècles d'Européens, de Hollandais et huguenots, qui marchent vers le nord, assujettissent

les Boers, refoulés vers l'intérieur au cours de trois exodes successifs, les Treks⁴⁰, jusqu'au Transvaal où ils fondent une république.

De 1750 à 1850, le continent africain est traversé par des expéditions d'explorateurs dont les visées deviennent de moins en moins scientifiques et de plus en plus



les Hottentots, massacrent les Boschimans, se heurtent aux Bantous en 1779, première des guerres cafres³⁹, à la veille de l'occupation anglaise. En 1820, des colons anglais s'installent au Cap, possession britannique, et entrent bientôt en conflit avec les colons hollandais,

commerciales, militaires et politiques. Commence le dépeçage pour lequel deux pays, l'Angleterre et la France, partent avec une confortable avance sur leurs concurrents tout aussi voraces. Déjà bien implantés en Afrique du Sud, les Anglais rêvent de réaliser la

39. Les guerres cafres, appelées aussi guerres xhosas, sont une série de neuf guerres de 1779 à 1879 entre les peuples xhosas et les autorités coloniales du Cap, d'abord néerlandaises puis britanniques.

40. Les Voortrekkers (« Ceux qui vont de l'avant » en néerlandais) sont les populations Boers qui ont participé au Grand Trek (Grande Migration) entre 1835 et 1852 en Afrique du Sud.



9 LA FABRIQUE DE LA TYRANNIE



Une vérité domine le deuxième millénaire de notre ère: l'implacable tyrannie exercée par une infime minorité sur l'immense majorité des humains. Quels que soient le lieu ou la période considérée, on retrouve toujours et partout la même réalité: plus de 90 % de victimes des populations ployées sous le joug de tyrans et de bourreaux cruels et insatiables.

De l'Europe à l'Australie, de la Chine à l'Amérique latine, de l'Inde à l'Afrique et jusqu'aux paradisiaques îles Marquises, c'est l'universalité géographique et historique de cette situation qui interroge.

Si elle n'a guère été prise en compte, c'est d'abord parce que l'histoire est traitée de manière séquentielle, par périodes localisées (l'empire inca, le siècle de Louis XIV, la dynastie des Ming, l'Union soviétique...). C'est

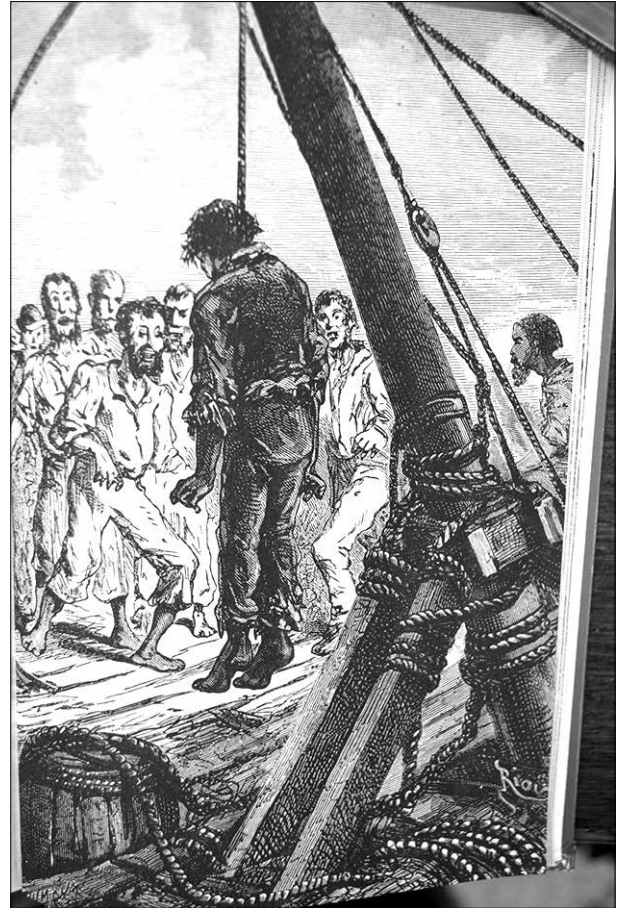
ensuite et surtout qu'elle se focalise sur les tyrans qui encomrent, entre autres, nos bibliothèques d'études sans cesse renouvelées; tous fossoyeurs de l'Histoire, alors que ceux qui l'ont faite, les victimes, sont pratiquement ignorées.

LES COULEURS DE LA TYRANNIE: CELLES DU SANG ET DE L'OR

Mais pourquoi et comment cette situation s'est-elle établie et pérennisée? Pourquoi? Pour la captation par un petit nombre d'une part exorbitante des biens communs et du produit du travail du plus grand nombre afin d'en jouir sans entrave. Comment? Par la conquête et l'exercice brutal du pouvoir: par la force, l'argent et le crime. Inséparables, le pouvoir procure l'argent;

lui faut des moyens : une armée et des polices. Cela a un prix. Le peuple paiera, par le sang et l'impôt. Principes immuables de toutes les tyrannies d'hier et d'aujourd'hui. De quoi occuper le tyran une vie entière. Sa gloire et sa place dans l'histoire se mesurera aux victoires remportées, aux territoires et aux marchés conquis, au degré de soumission passive du peuple à l'oppression et à la servitude.

L'arme de dissuasion et de destruction massive de toutes les tyrannies ? La peur, la terreur. Celles qu'elles entretiennent et exercent sur leurs ennemis extérieurs et intérieurs, jusqu'à annihiler toute volonté de résistance. D'autant plus extrême que la tyrannie est moins assurée, ses forces limitées. À l'extérieur, contre les peuples soumis au joug de conquérants très minoritaires, tels les Aztèques au Mexique, les Mongols en Asie ou les colonisateurs européens en Amérique, en Afrique et ailleurs. À l'intérieur, où, après avoir éliminé tous les opposants fomenteurs de troubles, il faut maintenir les peuples dans la crainte de la répression et d'une menace permanente et diffuse, au besoin fabriquée, contre leur sécurité. Menace qui est la meilleure garantie de la soumission à l'ordre établi et que même dans les démocraties contemporaines le pouvoir ne se prive pas de manipuler. Mais la peur et la terreur sont contagieuses. Le tyran lui-même finit par être contaminé, le mal s'aggravant avec l'âge, jusqu'à la paranoïa. Tous vivent dans la crainte continue du complot et de la trahison, du coup d'État, de l'attentat, du coup de feu ou de poignard, de l'empoisonnement, méfiant de tout et de tous, y compris de leurs plus fidèles et intimes alliés et complices. Il est vrai qu'un bon nombre finissent par y succomber. Ayant pris le pouvoir, le tyran peut s'employer à exercer tous ses talents, comme le montrent quelques exemples plus ou moins célèbres.



10 PORTRAITS DE GRANDS TYRANS

«Une goutte de sang royal vaut plus que des millions de cadavres de serfs»,
Alexandra, femme de Nicolas II, dernier tsar de Russie.



«Moi-même éternellement dans l'ivrognerie, l'adultère, la fornication, la fange, les meurtres, les pillages, les dilapidations et la haine, ainsi qu'en toutes sortes de scélératesses.» La lettre du tsar Ivan IV «le terrible» au supérieur du monastère de Kirillo-Belozersky¹ est un autoportrait cynique de l'un des pires tyrans du millénaire, où la concurrence est pourtant sévère. Si aucun autre de ses semblables n'a fait de tels aveux, tous ont au moins l'un de ces vices, presque tous en ont plusieurs, beaucoup les ont tous, même s'il ne faut pas compter sur leurs hagiographes pour nous les révéler.

Tyrans? Le sont tous ceux qui oppriment les peuples et abusent du pouvoir, qu'ils s'en soient emparés par

la force ou en aient hérité. Au sommet, les quelques milliers de rois, empereurs, tsars, califes, sultans, raïs, khans, shoguns, généralissimes ou conducators, fùhrers, duce et caudillos, «grand timonier» et «petit père des peuples», présidents et chefs d'État qui ont perpétré les persécutions du millénaire sur toute la terre; quelle que soit l'époque ou le lieu; qu'ils soient hommes ou femmes, élus ou couronnés, héritiers ou usurpateurs, régnants des décennies ou quelques années, sur d'immenses territoires ou de modestes principautés et républiques.

Tous tyrans? Le qualificatif qui amalgame sans considération de temps et de lieux des personnages si différents paraît dérisoire parce qu'excessif. Que peut-il y avoir de commun entre le terrifiant Ivan «le terrible» et, par exemple, le président des États-Unis Harry

1. Ou monastère Saint-Cyrille-du-Lac-Blanc.



Devenu empereur, il les fera tous exécuter, même les plus fidèles, pour prévenir tout risque de rébellion ou de complot et liquidera le mouvement révolutionnaire qualifié de « diables rouges ». Celui-ci allait renaître un peu partout au sein d'une paysannerie désabusée pour qui rien n'avait changé sinon la nationalité des oppresseurs, sous la forme traditionnelle de sectes et de sociétés secrètes conduisant à des révoltes sporadiques, aussitôt noyées dans le sang.

Une nouvelle classe d'exploiteurs plus vorace encore se substituait à l'ancienne, se partageant le pays, forte de sa légitimité nationale et de l'appui du pouvoir impérial. Pour ce faire, Zhu Yuanzhang met en place un système de découpage du territoire, de surveillance et de délation, plaçant sous contrôle toute la population assignée à résidence, avec interdiction aux paysans de se déplacer de plus de 500 mètres. Il assoit son pouvoir sur deux piliers construits à sa botte : l'administration et l'armée. Un corps de fonctionnaires,

bureaucrates serviles, formé dans un collège impérial et des collèges provinciaux, soumis à une discipline féroce et déshumanisante, selon un règlement rédigé par l'empereur lui-même, où le principal apprentissage était la récitation par cœur des quatre volumes du « Grand livre des avertissements », code des crimes et délits contre l'État et de leur sanction, également rédigé par l'empereur. La moindre erreur était passible de cent coups de bâtons, la moindre protestation, de déportation dans un régiment disciplinaire. L'élève qui dénonce les mauvais traitements est décapité, sa tête plantée au bout d'une perche à l'entrée de l'école, sa famille exilée dans une région insalubre. Le sort des professeurs et directeurs n'est pas plus enviable qui finissent souvent pendus, empalés ou écorchés vifs. Quant à l'armée, elle est formée de soldats héréditaires de père en fils, vivant en garnison avec leurs familles. Infiltrée d'espions, les officiers supérieurs placés sous surveillance sont régulièrement condamnés et exécutés à la suite de procès fabriqués par la police, au cours desquels ils s'accusent, après tortures, des pires complots et dénoncent des réseaux de complices imaginaires dans toutes les sphères de la société : mandarins, intellectuels, moines bouddhistes ou taoïstes, paysans, artisans, commerçants, sans oublier leurs femmes et leurs enfants, ni les voisins... Le scénario bien rodé permet au tyran, qui a la phobie de la trahison et de la désobéissance, de liquider tous ceux qui pourraient lui faire de l'ombre, y compris ses plus anciens et dévoués amis et compagnons, fussent-ils innocents, ce qui leur épargne au moins de risquer de devenir un jour coupables. Pour finir, on liquide les liquidateurs. Chaque grand procès conduit à la mise à mort de 40 000 à 80 000 personnes.

C'est dans les techniques de liquidation que l'empereur peut exprimer sans retenue ses pulsions sadiques, puisant dans le riche catalogue chinois des tortures et

11 HISTOIRES DE BOURREAUX ORDINAIRES



JÜRGEN STROOP, EXÉCUTEUR CONSCIENCIEUX DU 3^E REICH

Fils aîné d'une mère dévote, économe et traditionaliste, et d'un père rigide, déferent et nationaliste, modeste adjudant-chef de la police de la principauté de Lippe-Detmold en Westphalie, le jeune Jürgen Stroop (1895-1952) a vécu une enfance tranquille, pourvu d'une maigre instruction, élevé dans le respect des hiérarchies, l'obéissance aux ordres et le culte des héros germaniques.

Volontaire lors de la Première Guerre mondiale dans le régiment d'infanterie prussienne de Detmold, il participe dès les années 1920 à l'organisation du parti hitlérien dans la principauté, avant d'incorporer la SS et d'y gravir les échelons jusqu'aux plus hautes sphères, sous la protection d'Heinrich Himmler, à qui, admirateur servile, il voue une fidélité corps et âme.

Avant d'être promu général SS (sans jamais avoir combattu sur un front ni dépassé à l'ancienneté le grade de capitaine dans la Wehrmacht), il exerce ses fonctions de police dans l'Ordre noir, l'instrument du système de répression et de terreur du 3^e Reich, à Münster et à Hambourg, puis en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Ukraine, au Caucase, en France et au Luxembourg. Adepte des fusillades et pendaisons d'otages et de suspects jusqu'aux derniers jours de la guerre, y compris de soldats allemands soupçonnés de désertion, tandis qu'il trouve toujours refuge dans les endroits les plus éloignés du front.

Vite réputé comme l'un des chefs les plus cruels et impitoyables de la SS, Jürgen Stroop traverse la guerre sans une égratignure. Capturé par les Américains après la capitulation de l'Allemagne, accusé de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, condamné à

tutelle de la préfecture régionale d'Iquitos, située à plusieurs jours voire de semaines de navigation.

C'est là qu'Arana établit sa base arrière. Soucieux d'avoir les coudées franches, il soudoie et corrompt politiciens, fonctionnaires, policiers, presse et juges locaux, dissuadés de mettre le nez dans ses affaires et convaincus des bienfaits d'une entreprise apte à sortir la région et sa population d'une arriération millénaire, pour les faire accéder à la civilisation sous la conduite d'un aventurier visionnaire, véritable bienfaiteur et héros moderne.

Parallèlement il recrute quelque 200 Noirs, les *Barbadians*, originaires de la colonie britannique de la Barbade, chargés du contrôle et de la sécurité; il divise la concession en comptoirs, chacun placé sous l'autorité d'un chef de comptoir ayant tous les pouvoirs, entouré de contremaîtres recrutés sur place, les *Racionales*.

L'exploitation du caoutchouc peut commencer. Une descente aux enfers, en utilisant les ignobles méthodes, déjà expérimentées avec grands profits au Congo par le roi des Belges, l'infâme Léopold II.

Il faut d'abord aller à la chasse aux Indiens dans les villages pour les contraindre à recueillir le caoutchouc sur leurs terres concédées à la compagnie et qui vont être décimés: Huitotos, Ocaimas, Muinanes, Nonuyas, Andoques, Rezigaros ou Boras. Les raids, pas toujours couronnés de succès, ramènent enchaînés par le cou, hommes, femmes et enfants capables de marcher – les plus vieux et les nouveau-nés sont abandonnés sur place – vers les lieux de captivité des plantations qu'ils doivent aménager et entretenir. Les enfants, garçons et filles, sont vendus comme domestiques à Iquitos et jusqu'à Manaus, le plus souvent traités comme des animaux; les fillettes sont abusées sexuellement, avant de finir dans un des nombreux bordels de la ville.



JULIAN ZULUETA, ESCLAVAGISTE PATENTÉ

Basque originaire de la province d'Alava en Espagne, Julian Zulueta, archétype du planteur esclavagiste, fut l'un des plus puissants marchands de chair humaine du 19^e siècle. Installé à Cuba auprès d'un oncle propriétaire de plantations de café dont il hérite, il épouse la nièce de son associé esclavagiste, acquiert de vastes plantations sucrières et devient l'agent d'un autre oncle, opulent négociant londonien qui trempe dans la traite, en riches compagnies telle la banque Barings ou Frederic Huth, banquier du marquis de Salamanque et de la reine mère d'Espagne.

À cette époque, dans les années 1830-1860, la traite des Noirs d'Afrique est depuis longtemps interdite, dès 1807, à l'initiative de l'Angleterre (suivie plus tard par la France, les États-Unis, le Portugal, l'Espagne), dont les escadres surveillent les côtes africaines, arraisonnent et saisissent les bateaux, emprisonnent les équipages et traduisent en justice les armateurs et propriétaires qui peuvent être condamnés à mort. Sans grand succès. Entre 1810 et 1870, on n'avait guère saisi que 1 600 bateaux sur près 8 000 se livrant à la traite et libéré quelque 200 000 esclaves sur plus de 2 000 000 embarqués.

La traite, devenue illégale, n'avait jamais été aussi prospère. C'est que la prohibition avait fait flamber les prix à l'arrivée. En particulier à Cuba et au Brésil où la demande était forte, la pénurie d'esclaves étant due à une très forte mortalité (huit ans de durée de vie moyenne dans les plantations de sucre au Brésil) et à des révoltes et fuites permanentes. Tandis que les prix, au départ, s'effondraient, l'offre restant très supérieure à la demande. Avec des bateaux de plus en plus performants, capables de transporter en moins d'un mois près de 1 000 esclaves, les profits tirés du trafic de chair humaine devenaient fabuleux : dans les années 1850, un esclave acheté l'équivalent de 3 à 15 dollars



sur la côte africaine, vaut en moyenne 700 dollars à Cuba et peut monter jusqu'à 1 500 dollars ; méritant de courir tous les risques, d'autant que mis à part la saisie du navire et de la cargaison, les condamnations pénales sont rares et symboliques.

C'est ainsi que Julian Zulueta fit fortune. Il déporta à Cuba la plupart des 100 000 esclaves débarqués dans l'île entre 1858 et 1862. Il les transportait sur ses navires et les débarquait sur place, en particulier dans la baie des Cochons, ou directement dans ses plantations. Il possédait également un bureau d'achat et vente d'esclaves à la Nouvelle-Orléans, une base à Saô Tomé et importa des milliers de coolies chinois de Macao, soi-disant sous contrat mais guère mieux traités que les esclaves noirs. Devenu l'un des hommes les plus riches de l'empire espagnol, il est couvert d'honneurs, fait marquis d'Alava et sénateur à vie à Madrid.

Vaudois, des Albigeois, des Cathares et des Patarins conduite par l'Église avec l'aide du pouvoir temporel s'avérant incapable d'éradiquer l'hérésie, le pape Innocent III, le bien mal nommé, lance contre les Albigeois une croisade meurtrière d'une sauvagerie inouïe. À Béziers, 20 000 personnes, hommes, femmes et enfants sont égorgés et plus de sept mille brûlées vives. Par la suite, l'Inquisition devait se charger d'une répression mieux ordonnée, bientôt élargie aux crimes de sorcellerie. Instruction et jugement sont confiés à l'ordre récemment créé des frères dominicains, souvent assistés des franciscains. S'entourant en grande pompe d'un personnel nombreux de délateurs – chasseurs de têtes, tortionnaires, juristes, greffiers –, appliquant une procédure inquisitoriale caractérisée par le secret absolu, pratiquant largement la torture pour arracher des aveux qui devaient être confirmés en public, sans contrainte, sous peine de subir de nouvelles tortures, pouvant obliger les autorités civiles et religieuses à leur prêter main-forte en toutes occasions au risque d'être poursuivies pour complicité d'hérésie, les tribunaux de l'Inquisition prononcent des sentences sans appel.

Établie peu à peu dans presque toute la chrétienté, plus tard dans les colonies d'Amérique où des milliers d'Indiens furent brûlés vifs (ceux qui acceptaient de se convertir avaient la chance d'être étranglés), l'Inquisition trouva en Espagne son meilleur terrain d'accueil.

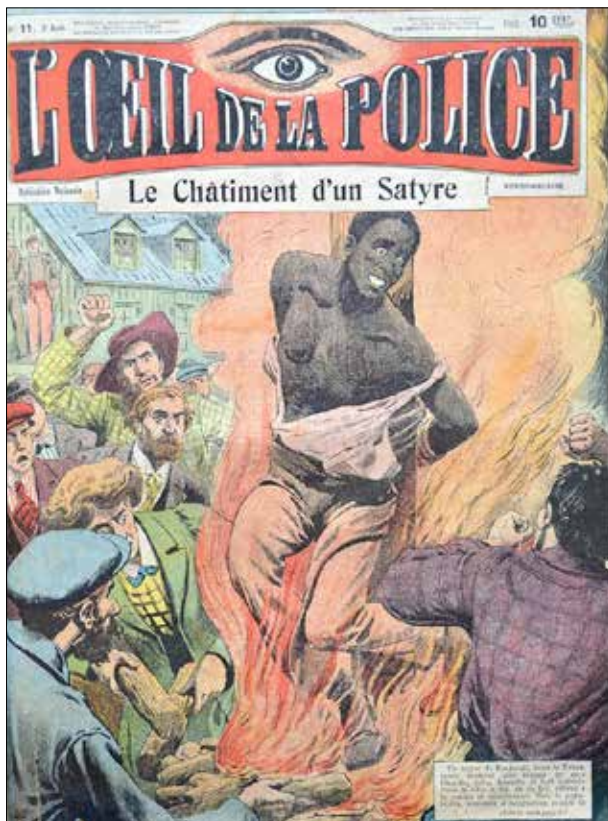


Soutenue par la monarchie, jouissant d'une complète souveraineté au point de rester indifférente aux protestations d'une dizaine de papes scandalisés par ses méthodes, elle put y donner toute sa mesure. À l'instar du plus célèbre des sinistres grands inquisiteurs, Tomas de Torquemada². Pendant les quatorze ans où il fut à la tête du Saint-Office, sous le règne de Ferdinand V d'Aragon et Isabelle de Castille, il envoya près de dix mille personnes au bûcher et en fit condamner à d'autres peines plusieurs dizaines de milliers. Le régime de terreur de l'Inquisition organisa la chasse aux Maures, aux juifs, aux protestants, imposant partout la seule religion catholique redoutée par tous, démasquant les faux convertis parmi les « morisques³ » seulement soucieux d'éviter l'éviction, enrichissant le Trésor royal de la saisie des biens des condamnés et n'hésitant pas à envoyer au bûcher prêtres et grands seigneurs. Encore au milieu du 18^e siècle, Pablo de Olivade⁴, un des hommes les

2. Torquemada (1420-1498), inquisiteur espagnol fanatique qui a mené une guerre pour bouter les musulmans hors du pays et faire du royaume d'Espagne une terre catholique.

3. Le terme « morisque » désigne les musulmans d'Espagne qui se sont convertis au catholicisme entre 1499 et 1526. Il désigne également les descendants de ces convertis.

4. Pablo Antonio José de Olavide y Jáuregui (1725-1803), imprégné de culture française, grand lecteur et promoteur des idées des Lumières. Il se fit critique des dévotions populaires qu'il qualifia de superstitions, interdit les inhumations dans les églises et que l'on vendit des indulgences. Il pensait que



d'infliger la mort par le feu. D'abord avec le lance-flammes; utilisé dès la Première Guerre mondiale, après avoir été expérimenté sur des indigènes dans les colonies, il allait donner sa pleine mesure au cours de la Seconde, principalement sur les fronts de l'Europe de l'Est, en Chine et dans le Pacifique. Les Allemands, bientôt suivis des Russes, en firent un large usage contre des milliers de villages et leurs habitants, au cours des combats dans les villes dévastées, comme à Stalingrad, voire contre des hôpitaux et trains de blessés. Avec des engins de plus en plus performants d'abord individuels puis montés sur des chars spécialement équipés. Contre les Japonais, les Américains en firent une utilisation massive lors de la conquête des îles du Pacifique, pour en exterminer les soldats, mais aussi les civils, retranchés dans des blockhaus fortifiés. On allait retrouver le lance-flammes au cours des guerres de Corée et du Vietnam.

Pire encore, les centaines de milliers de tonnes de bombes, le plus souvent incendiaires ou au phosphore de la Deuxième Guerre mondiale déversées par les Anglais et les Américains sur l'Allemagne, de Lübeck à Dresde, en passant par Hambourg ou Berlin; avant eux par les Allemands, de Guernica aux V2 lancés sur l'Angleterre en passant par Rotterdam, Belgrade, Varsovie, Coventry et Londres; plus tard au Japon, en particulier sur Tokyo où elles firent près de deux cent mille victimes.

En Corée et surtout au Vietnam, elles furent supplantées par les bombes au napalm beaucoup plus dévastatrices, déversées sans mesure par l'aviation américaine sur des villages et des zones habitées, faisant au total des centaines de milliers de victimes. On se souvient de la petite vietnamienne, brûlée, en larmes, fuyant nue son village en flammes. Sa photo, vue partout, fit plus que bien des discours pour discréditer l'intervention américaine soi-disant justifiée pour protéger

les populations civiles des horreurs du communisme. Le napalm avait été expérimenté par les Américains à la fin de la Deuxième Guerre mondiale contre les Japonais, dans le Pacifique. Et aussi en France déjà libérée, en 1945, sur la ville de Royan, où se trouvait une des dernières poches de résistance allemande.

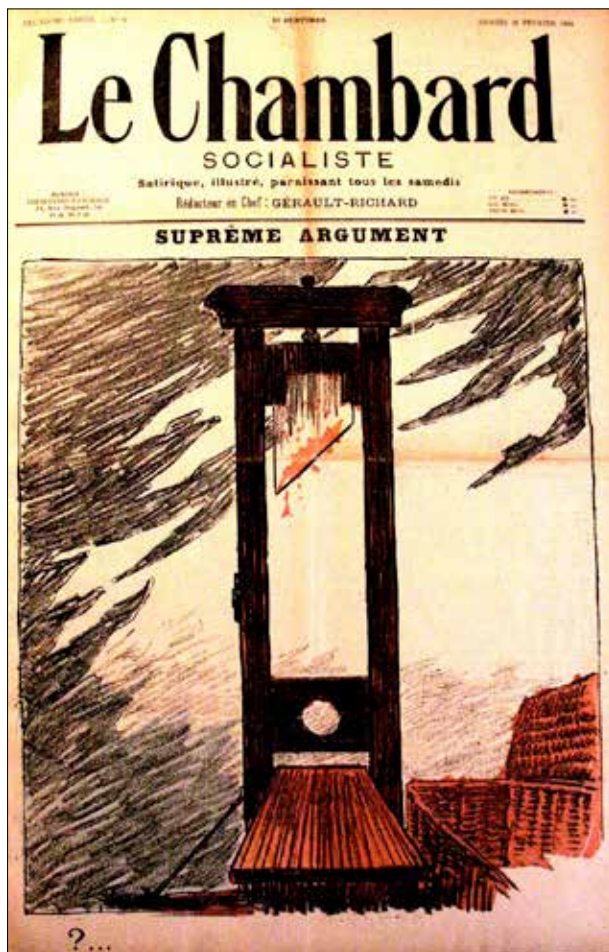
Les brûlures sont également utilisées comme moyen de torture. Par les «bandits» des siècles antérieurs, tels les «chauffeurs¹⁰» aussi bien que par les polices officielles ou parallèles d'aujourd'hui; brûlures à la cigarette sur les parties sensibles voire au chalumeau et fer à souder. Et surtout brûlures et chocs musculaires provoquées par l'électricité: les troupes coloniales se sont vite fait une spécialité de l'utilisation de la «gégène» sur les indigènes, avant que son usage ne s'étende à un grand nombre de polices.

Mentionnons enfin la pratique du *sati* par laquelle la femme, vivante, s'immole aux côtés de son époux défunt, lors de son incinération. Traditionnelle dans certaines régions de l'Inde elle est encore en usage selon Amnesty International malgré son interdiction maintes fois réitérée. Certains ont voulu y voir une sublime manifestation de l'amour éperdu de la femme pour son mari adoré. On peut douter du choix volontaire de celle-ci pour un sort en réalité imposé par des lois et coutumes religieuses et sociales. D'autant que, curieusement, le *sati* n'a pas de réciprocité et ne concerne pas l'homme. Serait-il incapable d'une aussi sublime manifestation d'amour? La question ne sera pas posée.

On peut considérer la chaise électrique, surnommée «la rôti-seuse» par les criminels, comme la version



10. Les «chauffeurs de pâturons» (en argot, «brûleurs de pieds») ou simplement «chauffeurs» est un terme populaire utilisé pour désigner les bandes de criminels qui s'introduisaient la nuit chez les gens et leur brûlaient les pieds sur les braises de la cheminée pour leur faire avouer où ils cachaient leurs économies.



de «Vietcong infrastructure²³». Un programme exécuté par les bérêts verts américains et des commandos vietnamiens, en particulier ceux du général Ky²⁴, lesquels décapitaient couramment leurs victimes.

Reste la guillotine: grande faucheuse à la française, le «rasoir national», «la veuve», «la cravate à Capet», «la lucarne», «la bécane», fait passer de la vie à trépas en un clin d'œil, 2/100^e de seconde, record battu. Le supplicié, ligoté, allongé à plat ventre sur une planche, la tête prise en étau dans un bois cerclé, a le cou tranché par un couperet en fer convexe de sept kilos, fixé à un mouton de 33 kg, tombant d'une hauteur de 2,25 m à la vitesse de 23,4 km/h, actionné par une corde tirée par le bourreau. Mise au point par deux praticiens humanistes, les docteurs Louis et Guillotin, présentée à l'Assemblée législative, elle est adoptée le 20 mars 1792 par un texte stipulant que «tout condamné à mort aura la tête tranchée». Une petite révolution dans la grande, à laquelle elle allait apporter son concours actif, lui restant définitivement liée. Supprimées la hache ou l'épée pour le noble, la corde pour le manant, la roue pour le bandit de grand chemin, le bûcher pour la sorcière ou l'hérétique, le régicide écartelé, le faux-monnayeur ébouillanté..., désormais ce sera la guillotine pour tous. Des 115 cas de peines de mort prévus par l'ordonnance de 1670 en vigueur jusqu'à la Révolution, il n'en reste que 32, sanctionnés par un jury populaire. Le 25 avril 1792, près de trois ans après la prise de la Bastille, un certain Nicolas Pelletier²⁵ est le premier guillotiné, pour vol avec

23. L'infrastructure Vietcong ou VCI était constituée de cadres politiques sans fonction militaire directe. Soutenue par les forces militaires VC, elle avait pour but de maintenir le contrôle sur la population.

24. Nguyen Kao Ky (1930-2011), général anticomuniste, exilé aux États-Unis en 1975.

25. Nicolas Jacques Pelletier (1756-1792), «tire-laine», connu surtout pour avoir été le premier condamné à mort français guillotiné en place

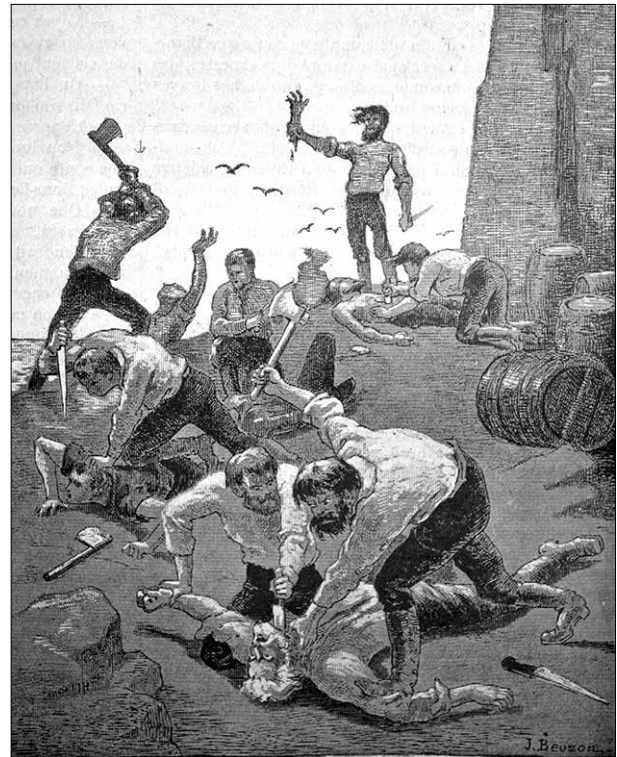
comme ce fut le cas en France avec le Code noir, édicté sous Louis XIV, censé empêcher les excès, sans grand succès. Les mêmes méthodes furent utilisées plus tard au Congo belge, propriété privée du très catholique et civilisé roi Leopold II. Les Noirs contraints au travail forcé, y compris les enfants, qui ne réalisaient pas les quotas imposés étaient amputés d'une main ou d'un pied par leurs employeurs.

Crever les yeux fut aussi une pratique très répandue. Au 11^e siècle, le Basileus, l'empereur de Byzance, Basile II, le tueur de Bulgares, fit crever les yeux à quinze mille d'entre eux un soir de victoire, ne laissant qu'un sur cent, borgne, pour guider les autres. Dans *Kaputt*³⁰, l'écrivain Malaparte raconte avoir vu, en 1941, dans le bureau du dictateur croate Ante Palevic, fasciste pro-nazi, un panier d'osier rempli de kilos d'yeux humains, cadeau de ses fidèles Oustachis, la milice du régime, chasseur de Juifs et de Serbes.

Autre mutilation, celle des seins, subie par des dizaines de milliers de femmes, le plus souvent après un viol suivi d'un assassinat, perpétrée au cours de toutes les sortes de guerres, hier comme aujourd'hui. Les femmes, dès la puberté, également victimes de l'ex-cision, pratique ancestrale dans nombre de sociétés africaines et musulmanes.

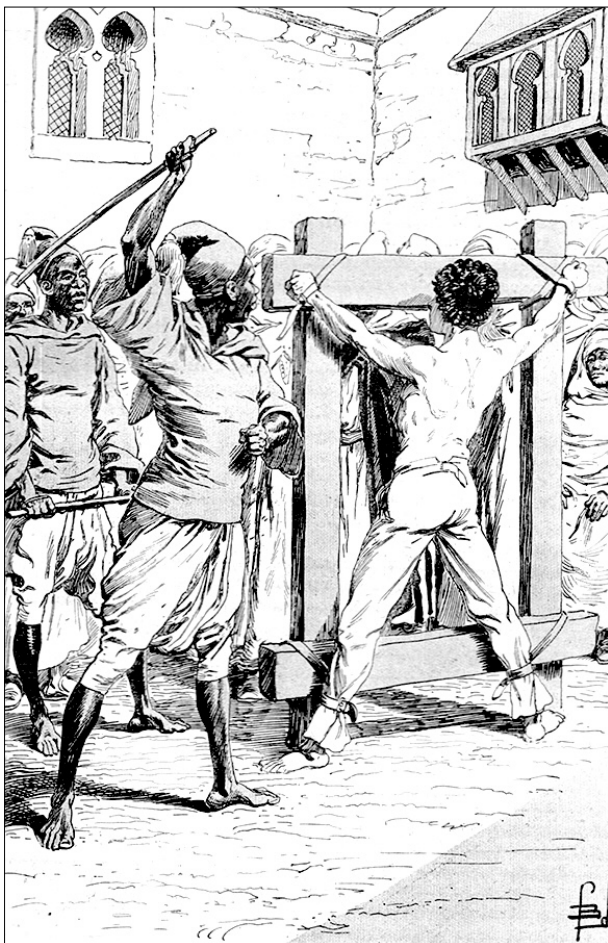
On peut ranger dans la catégorie des mutilations bien d'autres supplices mortels : l'écorchage qui consiste à découper partiellement ou totalement la peau du condamné. Ce fut, on l'a vu, le sort réservé par Mercadier, le fidèle tueur de Richard Cœur-de-Lion, à l'arbalétrier du château de Chalûs en Limousin, coupable d'avoir mortellement blessé son prince ; ramené en Angleterre et « pelé comme une bête ». Mais les maîtres en la matière restent les Chinois où l'on trouve des bourreaux capables de dépecer la peau d'un condamné

en une seule pièce. Maîtres aussi dans le dépeçage qui consiste pour le bourreau à découper le corps morceau par morceau, muscle par muscle jusqu'à ce que mort s'ensuive, selon une méthode codifiée, en commençant par les seins et les muscles pectoraux, après avoir coupé le larynx du condamné pour l'empêcher de crier, puis ceux des bras, puis des cuisses, puis le reste du corps, lentement. Un spectacle de plusieurs heures très apprécié du public connaisseur. Écorchage et dépeçage ont aussi été pratiqués par les Turcs ottomans, du 17^e au 18^e siècle, par exemple sur les résistants chypriotes de Famagouste en 1571 ; durant la guerre de Cent Ans, en France, par les « écorcheurs », bandes de pillards qui ravagèrent le pays ; dans les États des Habsbourg où



30. Curzio Malaparte, *Kaputt*, Paris, Gallimard, 1972.





Réservé aux femmes, en France, jusqu'au milieu du 15^e siècle: privées de pendaison, par décence, jusqu'à ce qu'elles y aient droit, les jupes attachées aux genoux; il est aussi prévu par le code Carolina et applicable dans les pays germaniques et d'Europe centrale, mais aussi en Suède et au Danemark jusqu'à la fin du 16^e siècle. Et, bien sûr, on le retrouve durant les guerres de Religion, entre catholiques et protestants; également en Indonésie, en Inde, au Gabon. Un supplice que

D'autres mettent à leur service leurs connaissances neurologiques dont les effets sont ravageurs : privation de sommeil, exposition prolongée au froid, au chaud, à l'alternance du froid et du chaud, agressions sensorielles, au bruit, à la lumière violente...

D'autres encore pratiquent, dans des services médicaux spécialisés censés soigner des victimes cataloguées «malades mentaux» toutes sortes de traitements aux effets dévastateurs.

DES ANIMAUX POURVOYEURS DE SUPPLICES

On ne saurait passer sous silence la contribution forcée d'animaux de toutes espèces aux supplices et crimes des humains. Ici encore l'héritage vient de loin.

Les chiens de guerre. Souvent nourris d'enfants en bas âge, dressés à poursuivre, déchiqueter, tuer et dévorer la chair humaine. Les colons

